

Emile GAILLARD

Ossian, Fils de Fingal

Série 3

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Henri CARNOY
Professeur au Lycée Voltaire

OSSIAN, FILS DE FINGAL

Illustrations de VICQ



ÉMILE GAILLARD
Éditeur de la Collection
de la
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS D'ART
37, rue Gandon, 37 (XIII^e)
PARIS

Ossian, Fils de Fingal

Au troisième siècle de notre ère, vivaient, dans les montagnes de l'Écosse suivant les uns, dans les landes de l'Irlande suivant d'autres, des guerriers renommés qu'on appelait les Finnes, c'est-à-dire les compagnons de Fingal le Héros. Les Finnes avaient leur forteresse en un endroit nommé Almuin et c'était là qu'ils se réunissaient lorsque la chasse ou la guerre ne les réclamait point au dehors.

Le plus valeureux des Finnes était sans contredit leur chef Fingal, également sage dans les assemblées des guerriers, et brave dans les combats. Autour de lui, aux jours de batailles, se rangeaient ses compagnons : Diarmaid, Illan, Gill Mac-Morna, Fergus, Luacha, Conan et cent autres vaillants hommes toujours prêts à saisir la lourde épée de fer lorsque sonnait le cor annonçant l'approche des Scandinaves ennemis.

Leur nom a traversé les siècles et leurs exploits n'ont jamais cessé d'être chantés par les fiers montagnards d'Écosse aussi bien que par ceux d'Irlande, qui toujours s'honorent d'être les Fénians ou fils des Finnes. Mais ce qui davantage a fait le grand renom des Finnes, ce sont les poésies du barde Ossian, fils de Fingal, dont les poèmes merveilleux sont restés dans la mémoire des Écossais et se redisent toujours aux longues veillées d'hiver.

Ces histoires sont nombreuses et formeraient plusieurs volumes. Je ne vous dirai que celles

qui me semblent les plus curieuses et qui pourront mieux que les autres vous faire connaître les exploits des fiers compagnons de Fingal le Héros et d'Ossian le doux chantre d'Érin.

CHAPITRE PREMIER

Un jour que les Finnes revenaient de la chasse, ils lancèrent une biche superbe qui s'enfuit du côté d'Almuin, la forteresse des héros. Mais si léger était l'animal, qu'à la fin les guerriers se lassèrent d'une poursuite inutile, et qu'ils s'arrêtèrent dans leur course. Seul, Fingal continua la chasse avec ses deux limiers favoris, Brann et Sceoluing nés, comme il est rapporté, de Tuirrean propre tante de Fingal, lorsqu'un magicien l'avait changée en chienne. Les limiers allaient rejoindre la biche, lorsque l'animal s'arrêta au fond de la vallée des Fou-

gères, se coucha sur le gazon et se mit à folâtrer avec les chiens.

Fingal le Héros fut étonné d'un pareil spectacle et se demanda s'il devait tuer une bête aussi gracieuse. Ne pouvant s'y résoudre, il s'approcha de la biche, la caressa et l'emmena dans sa demeure. Et tout le long de la route elle jouait avec Brann et Sceoluing et leur léchait la tête et le corps. Ce soir là, la biche fut logée à Almuin.

Lorsque, à une heure fort avancée de la nuit, les derniers Finnes se furent retirés, une femme éclatante de beauté et couverte de vêtements magnifiques, se montra devant Fingal le Héros.

« Qui es-tu ? demanda le chef des Finnes.

— O Fingal ! dit-elle, tu es le plus noble des hommes et le plus vaillant des guerriers ! Écoute mon histoire, et vois combien je suis malheureuse !

« Je suis la fille d'un chef puissant de la Verte Érin. Pour avoir refusé d'épouser le druide



Lorsque, à une heure avancée de la nuit, les derniers des Finnes se furent retirés, une femme éclatante de beauté... (page 12).

Danaan, je fus transformée en biche par le merveilleux pouvoir des charmes et des conjurations de ce magicien maudit. Depuis trois ans, il me tient renfermée en un endroit que je ne puis te nommer. J'y serais toujours demeurée sans doute si je n'avais gagné l'amitié d'un nain serviteur de Danaan le druide. Cet homme compatissant m'a dit que si je parvenais à pénétrer dans la forteresse des Finnes, mon persécuteur serait sans pouvoir contre moi. Je me suis enfuie au lever du soleil, et j'ai couru sans me lasser par les montagnes et les vallées, les sentiers sauvages et les ravins profonds. Ainsi je suis arrivée sur le territoire du grand chef d'Almuin. Brann et Sceoluing, fils de Tuirrean, ont compris que j'étais d'une nature supérieure et semblable à la leur; ils m'ont reconnue et ne m'ont fait aucun mal. Alors tu es accouru, ô Fingal! et tu as mis fin à mon infortune! »

Or, le chef des Finnes n'était point marié encore. Il aima la merveilleuse jeune fille et il l'épousa.

Les jours et les mois s'écoulèrent. Le héros n'allait plus chasser le daim et le sanglier dans les vertes forêts de chênes ; il ne songeait plus qu'à sa compagne, la tendre, la belle Saav. Mais, un matin, le cor résonna dans la lande ; les Scandinaves ennemis venaient de débarquer auprès de la colline des Sept-Chênes. Durant sept jours, les compagnons de Fingal furent absents, luttant sans repos contre les envahisseurs étrangers. Mais la huitième journée, un grand cri de triomphe retentit sur la colline : les Scandinaves étaient morts jusqu'au dernier ; les Finnes étaient victorieux.

Alors les héros revinrent vers Almuin. Fingal, précédant les guerriers, traversait la lande fleurie s'étonnant que sa chère épouse ne parût point au haut des ramparts, lorsque les serviteurs accoururent, la douleur peinte sur leur visage.

« O mes fidèles ! s'écria le chef des Finnes ; où es la fleur d'Almuin, la belle, la tendre Saav, mon épouse ? »

Les serviteurs baissèrent la tête.

« Parlez, mes fidèles ! Qu'est devenue Saav, mon épouse ? »

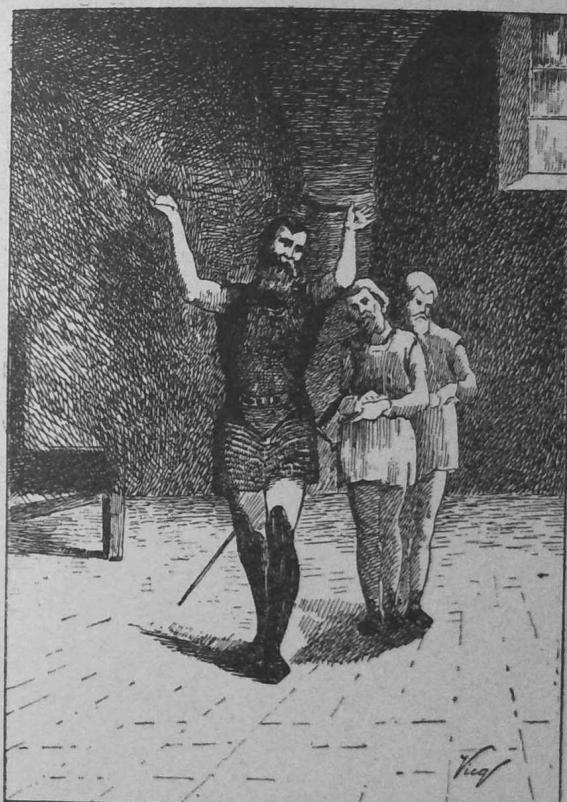
L'un des Finnes répondit :

« O Fingal ! fils des héros ! ne blâme point tes serviteurs, ne blâme point l'incomparable Saav ! Lorsque les blonds étrangers, les fils des Scandinaves, tombaient sous ta hache redoutable, tandis que retentissaient les hurlements des mourants et tes cris de triomphe, un homme semblable à toi se présenta conduisant deux limiers pareils à Sceoluing et à Brann. Et, en même temps, nous avons entendu sortir de la trompe d'Almuin cette musique merveilleuse qui fait danser les héros et oublier leur douleur aux blessés. Saav, la tendre épouse, Saav, la divine, voulut malgré nos prières sortir au-devant de cet homme.

« — Ma place, nous dit-elle, est d'aller attendre Fingal mon époux, le père de l'enfant qui bientôt lui naîtra !

« Et presque aussitôt nous la vîmes se jeter

dans les bras du fantôme, car nous voyons à ton désespoir que quelque habile magicien avait pris ta figure pour tromper la malheureuse Saav. Hélas ! elle se recula poussant un cri de terreur ; trop tard, le fantôme la frappa de sa baguette de coudrier. La princesse devint une biche que les féroces levriers chassèrent de notre asile en poussant d'épouvantables rugissements. Deux fois, trois fois, quatre fois, elle essaya de leur échapper, revenant vers les fossés d'Almuin ; et deux fois, trois fois, quatre fois, les chiens la saisirent par le cou et l'entraînèrent au loin. O Fingal, chef des héros ! nous le jurons par ta main redoutable, nous ne sommes point restés inactifs ; il faut peu de temps pour compter jusqu'à deux fois vingt, et déjà nous étions dans la vallée brandissant nos glaives et nos lances, nos javelines et nos mas-sues. Mais hélas ! hélas ! nous n'aperçûmes ni biche, ni limiers, ni magicien : tout avait disparu. A peine si, dans le lointain, nous entendions un bruit sourd d'imprécations et



« O mes fidèles ! s'écria le chef des Finnes, où est la fleur d'Almuin, la belle, la tendre Saav, mon épouse ? » (page 16).

d'aboiements lugubres. Demande à chacun de nous de quel côté venaient ces rumeurs, et chacun te nommera un point différent de l'espace! »

Fingal le Héros regarda les guerriers d'Almuin avec angoisse; par trois fois il frappa de son poing l'épaisse cote de mailles qui protégeait sa poitrine. Puis, sans dire un mot, un seul mot, il se retira dans son palais et ne se montra plus à ses fidèles le reste du jour, ni jusqu'à ce que le soleil se leva le lendemain sur la plaine de Liffey.

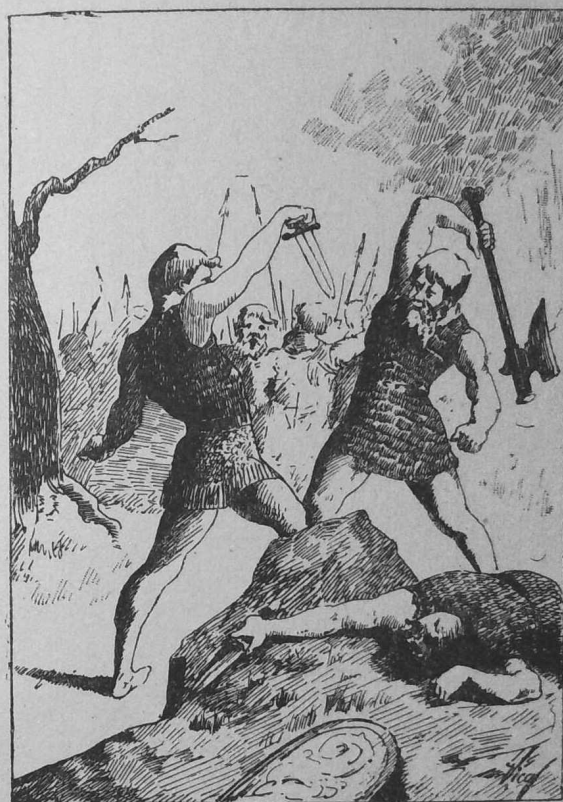
Pendant septans, Fingal ne cessa de chercher sa bien-aimée Saav par les vallées ombreuses, les gorges profondes, les forêts épaisses, les montagnes sauvages, les endroits les plus écartés de la verte Érin. Et le chef des Finnes ne s'arrêtait que lorsque les blonds étrangers du Nord revenaient envahir le pays. Mais alors le carnage était terrible; les boucliers ne pouvaient protéger les Scandinaves contre la hache du chef d'Almuin, et le sang rougissait les vertes

fougères, les ajoncs épineux et les genêts d'or de la lande.

Une éternelle tristesse assombrissait le visage du héros dès qu'avait cessé la guerre et que les étrangers avaient regagné les forêts de pins de leur sauvage patrie.

Et ainsi passèrent encore sept autres années sans qu'un instant le souvenir de la tendre Saav quittât l'esprit de Fingal le Héros. Quand le chef des Finnes se rendait à la chasse, toujours il ne se faisait accompagner que de ses limiers favoris, Brann et Sceoluing, fils de Tuirrean, de peur que, rencontrant la belle Saav, ils ne missent en danger la vie de l'épouse adorée.

Ces sept années s'étaient encore écoulées. Un jour que le chef d'Almuin chassait avec les Finnes sur le penchant de Ben-Hulban, une terrible clameur s'éleva parmi les chiens qui précédaient leurs maîtres dans un étroit défilé. Fingal et les guerriers s'approchèrent et trouvèrent les limiers favoris faisant cercle et s'op-



Mais alors le carnage était terrible (page 21).

posant aux furieux efforts des autres chiens qui voulaient s'élancer sur un jeune garçon aux traits plein de noblesse, qui n'avait pour voiler sa nudité qu'une longue chevelure descendant jusqu'à ses talons. Debout dans le cercle, les bras croisés, il se tenait, oublieux du péril, admirant les formes superbes des cinq limiers de Fingal qui le défendaient contre la meute des héros.

Dès que le combat eut cessé, Brann et Sceoluing s'approchèrent de l'adolescent et, se couchant à ses pieds, se mirent à le caresser et à le lécher, comme si, en ce moment, ils eussent perdu le souvenir de leur maître.

Fingal et les guerriers d'Almuin s'avancant à leur tour, passèrent la main sur la tête du jeune inconnu et lui parlèrent avec douceur, mais sans parvenir à se faire comprendre. Dès ce moment, sa nature sauvage disparut; les héros le conduisirent dans leur forteresse; il but et il mangea avec eux, et bientôt il leur devint semblable.

Fingal ne pouvait détourner les yeux du doux visage de l'enfant; c'est qu'il lui trouvait les traits aimés de la belle Saav. Comparant son âge avec l'époque de la disparition de sa bien-aimée, il songea que ce jeune inconnu pouvait bien être son fils. Aussi voulut-il avoir toujours l'enfant à ses côtés, à la chasse, à la guerre, partout où se rendait le chef redouté des Finnes.

Le jeune homme, de son côté, aimait Fingal plus que tous les autres guerriers d'Almuin; et quand un instant le héros le quittait, il s'asseyait tristement dans un coin du palais où le venaient rejoindre Brann et Sceoluing, fils de Tuirrean. A la fin, la longue chevelure de l'enfant disparut avec l'usage des vêtements, et il parvint à s'exprimer dans la langue d'Érin. Alors il raconta ce qui suit :

« Je me souviens qu'une biche que j'aimais tendrement et qui prenait soin de moi, m'éleva dans un parc immense où ce n'étaient que coteaux, collines, vallées, torrents et bois épais.

L'été, je me nourrissais de racines ou des fruits sauvages de la forêt; et l'hiver, je trouvais des provisions dans une caverne cachée au fond d'un ravin. Souvent venait un homme au sombre visage; doucement il parlait d'abord à la biche, puis il lui adressait de dures et menaçantes paroles; l'animal épouvanté s'éloignait de cet homme méchant. Chaque fois, l'inconnu se retirait rempli de colère. Et durant tout ce temps il était impossible de s'échapper du parc merveilleux qu'entouraient des cimes fort élevées ou que bordaient d'infranchissables précipices.

« La dernière fois que je vis ma mère, le sorcier lui parla longtemps, tantôt avec douceur, tantôt avec dureté, tandis que la biche toute tremblante se tenait loin de lui. Enfin, il prit sa baguette de coudrier, prononça quelques mots magiques et toucha la biche qui fut forcée de le suivre. Et tout en s'éloignant, ma pauvre mère tournait vers moi ses yeux pleins de larmes, tandis que de sa poitrine sortaient des

cris plaintifs et des sanglots déchirants. Pour moi, pleurant de rage et de douleur, je fis de violents efforts pour suivre ma mère, mais ce fut en vain ; il me sembla que mes membres s'étaient subitement paralysés.

« Je tombai sans mouvement sur le sol en entendant les cris de la biche expirante ; et lorsque je me réveillai, j'étais sur le flanc de la colline, à l'endroit même où les chiens me découvrirent.

« Depuis j'ai cherché le parc immense où je vécus avec la biche ; jamais je n'ai pu retrouver les cimes élevées et les profonds précipices si familiers jadis à mes yeux !

— Ah ! s'écria Fingal le Héros en se jetant dans les bras du jeune homme ; je te reconnais : tu es mon fils, le fils de la tendre Saav, mon épouse adorée, que les puissants sortilèges du druide Danaan avaient changée en biche ! Fils de Saav, à partir de ce jour, ton nom sera Ossian ! Fils de Fingal, ton nom sera grand parmi les hommes ! »



« Ah ! s'écria Fingal le Héros, en se jetant dans les bras du jeune homme, je te reconnais, tu es mon fils ! » (page 28).

Et l'enfant fut nommé Ossian et se fit aussitôt connaître par sa bravoure, sa prudence, et par les chansons divines qu'il composait pour conduire les Finnes au combat.

CHAPITRE DEUXIÈME

II

Par une nuit d'orage où le Nord versait de la pluie et de laneige, les Finnes s'étaient réunis dans Almuin. Vers minuit, une créature d'un aspect bizarre frappa à la porte de Fingal. C'était une vieille femme laide, décrépite et cassée, dont la longue chevelure grise tombait jusque sur les talons. Fingal leva un coin de sa tente et dit :

« Etrange créature, suis ton chemin ! Comment peux-tu me demander de te laisser entrer dans ma demeure ? »

Elle s'en alla en poussant un grand cri. Plus

loin, elle frappa à la porte d'Ossian le Barde. Mais Ossian lui aussi la repoussa durement. Encore elle poussa un cri aigu et frappa à la porte de Diarmaid le vaillant.

« Tu es une étrange créature, s'écria le guerrier à la blonde chevelure; cependant entre sous la porte de ma retraite!

— O Diarmaid! dit la vieille; voilà sept ans et plus que je voyage sur la mer profonde et sur l'Océan sans limite, et c'est la première fois, grâce à ton bon cœur, que je passe une nuit à l'abri du vent et de la pluie. Laisse-moi me réchauffer à la chaleur du foyer!

— Viens! répondit Diarmaid. »

Mais l'inconnue était si hideuse que les Finnes se reculèrent à son approche; ils allèrent de l'autre côté du foyer et la laissèrent seule devant le feu.

Lorsqu'elle se fut réchauffée, elle demanda à Diarmaid de lui céder sa couche.

« Étrangère, répondit le héros, tu es vraiment bien hardie. Tu as demandé d'entrer au



Vers minuit, une créature d'un aspect bizarre frappa à la porte de Fingal (page 35).

bord de la tente, puis tu as voulu te chauffer au foyer; et maintenant tu désires t'étendre dans mon lit. N'importe, viens! »

La vieille entra sous les couvertures et Diarmaid auprès se coucha sur un banc de chêne. Peu après, le héros à la blonde chevelure entendit un grand cri; il se leva et vit dans le lit de mousse la plus merveilleuse jeune fille qui fut jamais depuis le commencement de l'univers jusqu'à la fin du monde. Alors Diarmaid appela les Finnes et leur dit :

« N'est-ce point ici la plus belle femme qui fut jamais ?

— Certes, ô Diarmaid! sa joue est de roses; ses yeux sont des pervenches où brille la rosée du matin; son front est de lys des eaux; et ses cheveux brillent de tout l'éclat du soleil en son midi! »

Les Finnes se retirèrent émerveillés. Lorsque l'étrangère se réveilla, elle appela Diarmaid le vaillant.

« Dors-tu, Diarmaid ?

— Je suis réveillé, répondit-il.

— Où voudrais-tu que fût bâti le plus beau château qui se soit jamais vu dans la terre d'Érin ?

— Sur le Ben-Endain, si j'en avais le choix ! dit Diarmaid qui se rendormit. »

L'inconnue ne lui adressa plus la parole.

Un des Finnes sortit avant le jour, à cheval, et aperçut un château magnifique bâti sur la colline de Ben-Endain. Il se frotta les yeux pour s'assurer de ce qu'il voyait.

« Vraiment, se dit-il, c'est une chose bien étrange, car auparavant la colline n'était couronnée que de noirs sapins et de grands châtaigniers ; et voilà qu'à la place sont les hautes tours d'un palais inconnu ! »

Le guerrier rentra sans mot dire. Un second fit de même.

Mais quand le jour fut dans tout son éclat, deux des Finnes entrèrent en disant qu'il y avait un palais merveilleux au sommet du Ben-Endain.

Alors l'inconnue réveilla Diarmaid.

« Lève-toi, ô Diarmaid le héros ! Ne reste point couché plus longtemps ; monte au château que tu as désiré.

— De quel château parles-tu ?

— Regarde et vois ! »

Dairmaid se leva et resta longtemps à contempler, muet d'étonnement, le château élevé sur Ben-Endin.

« O ravissante étrangère ! dit-il ; je vivrais avec plaisir dans ce palais si tu voulais m'y suivre ! Sois mon épouse !

— J'y consens, Diarmaid ; mais ce ne sera que sous cette condition : Tu ne me reprocheras pas trois fois les bontés que tu as eues pour moi !

— Comment peux-tu penser pareille chose ? répondit-il. »

Diarmaid et son épouse sortirent d'Almuin et montèrent la colline. Peu après ils entrèrent dans le château. Qu'il était beau ! Ce n'étaient que colonnes d'albâtre et murailles de marbre

noir recouvertes de plaques d'or et d'argent. On y voyait tout ce qui doit être dans un château, jusqu'à un gardien pour les oies ! La table était chargée de mets délicats et de boissons délicieuses ; et des servantes et des valets s'empresaient pour servir les convives ! Les nouveaux époux restèrent trois jours dans le palais de Ben-Endain sans en sortir. Au bout de ce temps, la princesse dit à son mari :

« Tu deviens triste, Diarmaid, parce que tu n'es pas avec tes compagnons.

— Non point ! répondit Diarmaid.

— En disant cela, tu ne veux point me chagriner. Je vois que tu es triste ; va trouver les Finnes et Fingal leur chef.

— Mais qui prendra soin de ma levrette favorite et de ses petits ?

— Ce sera moi, ô Diarmaid ! Ne crains rien pour eux ! »

Diarmaid bénit son épouse et son épouse le bénit. Puis il rentra dans Almuin et rejoignit les Finnes et Fingal son oncle. On lui témoigna



Mais, lorsqu'il se réveilla le lendemain, il reposait dans un creux plein de mousse, et au-dessus de sa tête les aigles et les vautours passaient à travers les hautes cimes des sapins et des châtaigniers (page 48).

un grand respect et on le considéra comme un chef. Et cependant les Finnes lui gardaient rancune de ce qu'il avait accueilli avec bonté la vieille étrangère, tandis qu'ils l'avaient repoussée.

Le jour suivant, l'épouse de Diarmaid se promenait aux environs de Ben-Endain lorsqu'elle vit venir en grande hâte l'un des guerriers d'Almuin. C'était Fingal le Héros. Il bénit la princesse et la princesse le bénit.

« Tu es fâchée contre moi ? lui demanda Fingal.

— Non ! répondit-elle. Veux-tu vider une coupe d'hydromel dans mon château sur la colline ? Ainsi, ce sera un gage d'amitié !

— J'accepte avec plaisir sous cette condition que tu me donneras un petit de la levrette.

— Soit ! prends celui qui te plaît le plus ! »

Le chef d'Almuin choisit l'un des chiens, but la coupe d'hydromel et s'en alla.

Le soir, comme Diarmaid montait la colline de Ben-Endain, la levrette favorite alla à sa ren-

contre et poussa un long hurlement. Le guerrier comprit, et en rentrant il dit :

« Il est donc vrai, mon épouse, que tu as donné à Fingal un des petits de la levrette? Ah si tu t'étais rappelé comment je t'accueillis quand tes cheveux tombaient sur tes talons, tu n'aurais pas laissé partir le levrier que j'aimais!

— Un reproche, ô Diarmaid!

— Pardon, ma chère épouse!

— Je te pardonne, Diarmaid! »

Le lendemain, le guerrier rentra dans Almuin. Dès qu'il fut parti, la princesse sortit pour se promener. Elle vit venir l'un des Finnes; c'était Ossian fils de Fingal, le chanteur des héros. Ils se bénirent suivant la coutume des aïeux; puis la femme de Diarmaid engagea Ossian à entrer dans Ben-Endain pour y partager la coupe d'amitié.

« Donne-moi un des petits de la levrette! dit le fils de Saav.

— Soit, ô doux barde d'Érin! répondit l'étrangère. »

Le soir, quand revint Diarmaid à la blonde chevelure, la chienne courut à sa rencontre et poussa deux hurlements. Le guerrier rentra fort triste dans Ben-Endain.

« Ah! dit-il à son épouse; si tu t'étais rappelé comment je t'accueillis quand tes cheveux tombaient sur tes talons, tu n'aurais pas donné le petit de la levrette!

— Un reproche, ô Diarmaid!

— Pardon, ma chère épouse!

— Je te pardonne, Diarmaid! »

Ils se prirent par la main et s'embrassèrent tendrement.

Le jour suivant, quand Diarmaid fut parti, la princesse vit venir un autre cavalier. C'était Gill Mac-Morna. Il la bénit et elle le bénit.

« Donne-moi le troisième levrier! dit-il. »

Elle le lui donna, quoique avec regret.

Quand revint Diarmaid, la levrette poussa trois hurlements les plus terribles qu'on ait jamais entendus, et elle tomba morte. Diarmaid le héros pleura comme un enfant.

« Ah ! dit-il à sa femme ; si tu t'étais rappelé comment je t'accueillis lorsque ta chevelure tombait sur tes talons, tu ne m'eus point fait ce chagrin !

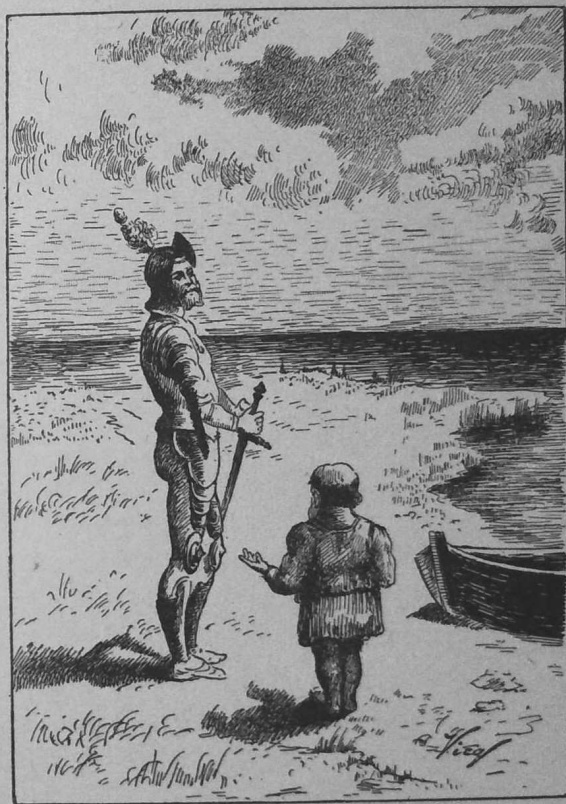
— Las ! s'écria la princesse ; tu m'as reproché par trois fois les bontés que tu avais eues pour moi ! Adieu notre bonheur ! »

Diarmaid entra dans le château bâti sur Ben-Endain et se coucha. Mais, lorsqu'il s'éveilla le lendemain, il reposait dans un creux plein de mousse, et au-dessus de sa tête les aigles et les vautours passaient à travers les hautes cimes des sapins et des châtaigniers. Du palais, il ne restait aucun vestige, pas même une pierre ! Diarmaid se reprit à pleurer, et il jura de ne reposer sa tête ni ses pieds qu'il n'eût retrouvé sa bien-aimée.

Avant de s'éloigner, il regarda par dessus son épaule et il aperçut le corps inanimé de sa levrette favorite.

« Je ne me séparerai point de toi ! dit-il ».

Avant pris la levrette par la queue, il la mit



« Diarmaid, je le vois, tu ne sais pas comment franchir le fleuve ; approche-toi, et mets ton pied dans ma main » (page 54).

sur son épaule et s'en alla à travers les vallons, sans rencontrer ni une maison ni un foyer. Enfin il aperçut un berger.

« Berger, as-tu vu passer une femme ?

— Oui, ce matin à la première heure, j'ai vu passer une femme qui marchait rapidement du côté de la mer. Lorsqu'elle fut sur le rivage, elle disparut subitement. »

Diarmaid courut jusqu'au rivage, et s'assit sur un rocher. Il était là depuis peu, quand il vit venir un bateau conduit par un rameur. Il s'approcha de la barque et y monta. Alors le bateau flotta en pleine mer, puis s'enfonça au-dessous des flots, tant qu'enfin, il aborda sur une terre ferme.

« Où suis-je ? demanda le Héros.

— O Diarmaid ! répondit le nocher ; tu es dans le Royaume au-dessous des Flots. »

Le guerrier s'avança et aperçut un caillot de sang ; il le prit et le mit dans sa gourde pensant que c'était la levrette qui l'avait perdu.

Un peu plus loin il en trouva un second,

puis un troisième, et encore il les conserva.

A une lieue de là, il vit une vieille femme occupée à faire des bottes de roseaux.

« Quelles nouvelles, bonne femme ? demanda Diarmaid.

— O Diarmaid ! je ne puis te parler avant d'avoir achevé mon travail.

— Qu'importe ! parle en travaillant. Où suis-je ?

— Le batelier te l'a dit.

— Que penses-tu faire de ces roseaux ?

— Voici : La fille du roi des Eaux est revenue chez son père. Un puissant magicien l'avait enchantée pendant sept ans sous la forme d'une vieille femme à la chevelure tombant jusqu'aux talons. Hier, elle rentra dans le royaume ; elle était belle comme le jour, mais malade à en mourir. Et maintenant les médecins sont réunis et ne peuvent la soulager. Elle pense qu'un lit de roseaux lui sera salutaire ; c'est pour cela que tu me vois ici !

— Veux-tu me conduire auprès de la princesse ?

— Je le veux bien. Cache-toi parmi les roseaux et je te prendrai sur mes épaules. »

Alors elle lia Diarmaid dans les roseaux et le chargea sur son dos. Quand elle arriva à l'appartement de la princesse, elle laissa tomber les roseaux ; Diarmaid s'élança vers sa bien-aimée, et tous deux se réjouirent.

« Ah ! mon époux, dit-elle, trois parties de ma souffrance ont fini, mais je ne suis pas bien encore, car chaque fois que j'ai pensé à toi en venant, mon cœur a perdu un caillot de sang !

— J'ai ramassé ces trois gouttes de sang ; bois-les et tu seras guérie.

— Cela serait inutile. Il faudrait les mélanger à une eau merveilleuse que personne au monde ne peut avoir.

— Si cette chose existe, je te l'apporterai. Parle !

— Je voudrais boire trois gorgées à la coupe du roi de la Plaine merveilleuse.

— J'y cours, mon adorée ! Que faut-il faire ?

— Tu verras une rivière sur laquelle est un vaisseau prêt à partir avec le vent en poupe. Dans un an et un jour tu seras arrivé ! »

Diarmaid s'en alla, et arriva au bord d'un large fleuve qu'il ne savait comment traverser, lorsqu'un petit homme roux se montra sur la berge et dit :

« Diarmaid, je le vois, tu ne sais comment franchir le fleuve ! Approche-toi et mets ton pied dans ma main. »

Diarmaid obéit et fut bientôt sur l'autre rive.

« Diarmaid, dit encore le petit homme roux, tu vas auprès du roi de la Plaine chercher sa coupe ?

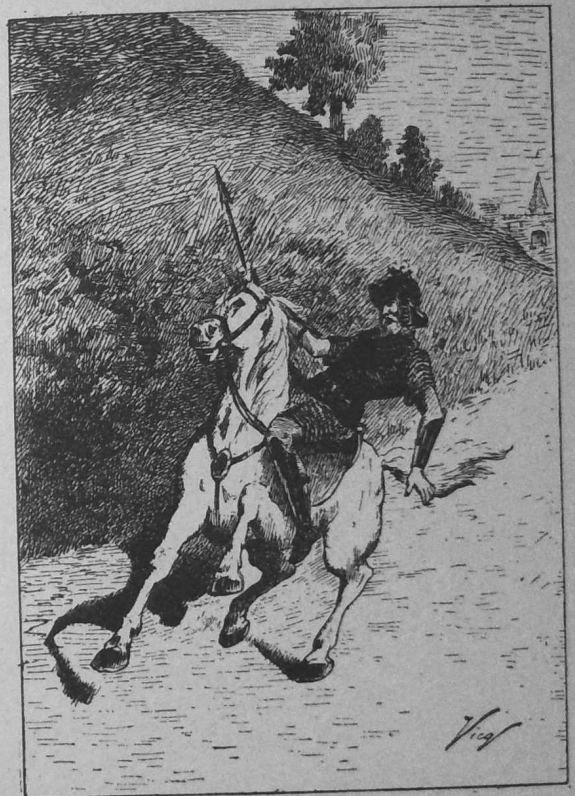
— C'est vrai !

— Je t'accompagnerai !

— Je n'ai point besoin de compagnon ! répondit fièrement le guerrier des Finnes.

— Soit ! murmura l'homme roux. »

Diarmaid atteignit le palais du roi et demanda à ce que la coupe lui fût aussitôt donnée. Le roi de la Plaine merveilleuse entra dans une



Malheureusement, la sangle du blanc coursier se relâcha, la selle tourna, le cheval s'enfuit et le dernier des héros tomba sur la colline (page 64).

violente colère. Il envoya quatre cents soldats contre l'insolent guerrier. En deux heures, Diarmaid les avait tués jusqu'au dernier. Le roi en envoya huit cents autres, qui eurent le même sort, et enfin neuf cents guerriers, les plus vaillants de son peuple. Le héros les tua encore.

« Quel est donc cet homme ? s'écria le roi de la Plaine merveilleuse. Si tel est son plaisir, qu'il vienne me dire ce qu'il veut !

— Tel est mon plaisir ! répondit le héros. Je suis du peuple des Finnes ; je suis Diarmaid !

— Ah ! si je l'avais su !... Mais, que veux-tu ?

— La coupe de guérison.

— Prends-la. Veux-tu aussi un vaisseau pour t'en retourner ?

— O roi, merci, car je possède un bateau. »

Ils se bénirent, et Diarmaid s'en retourna. Au bord du fleuve, l'homme roux l'attendait.

« Tu es embarrassé, ô Diarmaid ?

— C'est vrai.

— Bien que tu ne m'aies rien dit hier, mets ton pied dans ma main. »

L'homme roux transporta Diarmaid sur l'autre rive. Mais cette fois, le héros remercia le nocher et le bénit. Peu après, il rentra dans la capitale du roi des Eaux.

« Ah ! s'écria la princesse, aucun homme n'a jamais eu cette coupe avant toi !

— C'est que personne n'est capable de me faire reculer ! répondit Diarmaid. »

La fille du roi but trois gorgées à la coupe enchantée et fut guérie. Alors les lamentations cessèrent et des cris de joie s'élevèrent. Puis le roi donna un vaisseau à Diarmaid pour retourner avec son épouse au pays d'Érin.

Le lendemain, Almuin fut en fête, pour célébrer l'arrivée du neveu de Fingal.

CHAPITRE TROISIÈME

III

De longues années s'écoulèrent. Mais un jour les Scandinaves ennemis débarquèrent dans la baie des Sept-Chênes, et ils étaient nombreux comme les étoiles au ciel ou comme les galets du rivage. Les Finnes combattirent trois jours et trois nuits contre les blonds étrangers. Hélas ! ils furent vaincus, et d'eux tous il ne resta qu'un survivant, Ossian, fils de Fingal. La mort, qui avait enlevé les héros depuis Fingal jusqu'à Diarmaid, Illan, et aussi Oscar, fils d'Ossian, n'avait point voulu du doux barde d'Érin !

La fée Niav à la beauté resplendissante prit le héros et l'emporta avec elle dans son palais merveilleux au fond de l'Océan.

Durant cent cinquante ans, Ossian, fils de Fingal, vécut dans une éternelle jeunesse au sein du royaume de la belle Niav.

Mais un jour vint où le barde se fatigua de cette vie délicieuse. Il exprima le désir de revoir le doux pays où s'étaient écoulés son enfance et son âge mûr. L'aimable fée de l'Océan y consentit à regret. Elle pleura amèrement en voyant le Héros monter le coursier blanc, et elle l'avertit que si ses pieds touchaient jamais la terre, il ne la reverrait plus et que sa force et sa jeunesse disparaîtraient pour toujours.

Hélas ! hélas ! c'est à peine si dans les plaines et près des torrents de la verte Érin, on se souvenait encore de Fingal et de ses compagnons ! Ossian arriva enfin à l'endroit où s'élevaient jadis les remparts élevés et les hautes murailles d'Almuin, la forteresse des Finnes. Maintenant on n'y voyait plus qu'un remblai et un fossé où

seuls poussaient les chardons échevelés, les tristes bardanes et les fougères aux larges feuilles noircies par le soleil d'été ; la mousse et les lichens recouvraient les hautes tours du manoir de Fingal ; les chèvrefeuilles et les lierres grimpaient le long des murs branlants ; et sur le sol des épées rouillées, des cuirasses et des boucliers bosselés sonnaient tristement sous les pieds du blanc coursier de la fée Niav ! Maintenant aussi dans des édifices de pierre surmontés de flèches et de croix, on récitait d'étranges prières et l'on chantait des hymnes dans une langue inconnue ! Le fils de Fingal vit avec douleur moins d'épées et plus de faucilles qu'aux grands jours des Finnes ; et, près de Dublin, il trouva Patrick, le missionnaire, élevant une maison de prières à un Dieu qu'il nommait Jésus de Nazareth.

Ossian le barde arriva ainsi dans la vallée des Grives. Là une foule d'hommes s'étaient rassemblés pour élever sur un chariot une énorme pierre qu'à peine ils pouvaient réussir

à soulever. Le chantre d'Almuin s'arrêta, et sans mettre pied à terre, il éleva la lourde pierre sur le chariot. Malheureusement, la sangle du blanc coursier se relâcha, la selle tourna, le cheval s'enfuit, et le dernier des héros tomba sur la colline et ne fut plus qu'un faible vieillard à la chevelure grise.



Imprimé et Relié dans mes Ateliers
37, rue Gandon, PARIS



